

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Raymond MAXIME

La légende de l'an 1000

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1902, tome 4, p. 74-78

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

La légende de l'an 1000.

L'histoire est une conjuration contre la vérité, a dit Joseph de Maistre. Cette pensée fameuse et bien vraie nous est revenue à la mémoire l'autre jour en relisant un écrivain montrant le peuple chrétien terrorisé à la pensée que le monde allait finir en l'an mille. Il y a longtemps que l'on a fait justice de ces prétendues terreurs, et pourtant il se trouve encore même des auteurs catholiques pour y ajouter foi. Répétons donc brièvement ce qui a été dit sur ce point.

La croyance que le monde devait finir en l'an 1000 pourrait être basée sur un passage de l'Apocalypse, mais aucun des documents du dixième siècle qui nous ont été conservés n'en fait mention. On a 150 bulles pontificales de 970 à 1000 ; jamais le Pape n'y fait une allusion quelconque ; on n'en trouve pas davantage de traces dans les actes des nombreux synodes qui se tinrent à cette époque. Il est donc certain que l'Eglise n'y crut pas, et ne dit pas un mot tendant à le laisser supposer.

Il y a plus. La fin du dixième siècle est précisément l'une des périodes les plus actives du moyen âge, de celles où la foi chrétienne se manifesta avec le plus d'expansion. C'est à ce moment là, dans la construction des églises, que nous voyons le gothique commencer à se substituer au roman, et traduire mieux que l'art précédent la pensée des peuples s'élevant vers le ciel. C'est à cette époque que sont posées en France les premières pierres des églises de Fécamp, de Vienne, de Rennes, de Senlis, de Quimper, etc. En 999, l'année même où la chrétienté aurait dû être dans un indicible effroi à la pensée du jugement final prochain, nous voyons s'élever des églises nouvelles à Villeneuve d'Avignon, à Lunéville, à la Réole, à Carcassonne, à Néauphle-Vieux et à Mende. Et généralement, ces édifices de pierres remplaçaient des églises de bois : singulière mesure, si l'on estimait vraiment que le monde allait finir.

A Rome, le Saint Siège est occupé (999-1003) par l'un des plus grands papes du moyen âge, Sylvestre II, qui avant de monter sur le trône pontifical avait, comme écolâtre puis archevêque de Reims et de Ravenne, donné une impulsion puissante aux sciences

morales, physiques et mathématiques. Le pape donne la main à l'empereur Otton III qui rêve l'union indissoluble de l'Eglise et de l'Etat.

En France, Hugue Capet vient de mourir (996), après avoir fondé une dynastie nouvelle et laissé le trône à Robert le Pieux que l'Eglise a excommunié en 998, pour avoir contracté un mariage illicite ; au moment où arrive l'an 1000, le roi s'est soumis et vient de se remarier à Constance d'Arles. En même temps, il guerroye avec les Normands et fait le siège de Laon et de Melun.

En Allemagne, Otton III ouvre à Aix-la-Chapelle le tombeau de Charlemagne et érige en archevêché la ville de Gnesen. Saint Etienne de Hongrie sollicite du Pape la couronne royale, Boleslas de Pologne l'obtient, le prince russe Wladimir vient d'achever la cathédrale de Kief.

Dans le nord, en l'an 1000, le roi chrétien de Danemark Suénon bat le roi païen de Norvège et s'empare de ses Etats où il introduit la foi en Jésus. Le roi de Suède, Olaf, appuie ouvertement les efforts de Suénon pour convertir son peuple. En Angleterre, le roi danois Suénon a chassé le cruel souverain Ethelred qui se vengea en 1002, en faisant massacrer tous les Danois de l'île. La foi chrétienne s'étend jusqu'au Nouveau-Monde, au Groenland, où un évêché établi l'an mille dura deux siècles.

Dans la Ville éternelle, loin de croire à la fin du monde, et toujours plus indisciplinés que jamais, les Romains révoltés contre le pape l'obligent à fuir. Hardouin d'Yvrée, roi d'un jour de l'Italie, assassine un évêque.

Partout, la vie la plus intense se manifeste, et tout

dément la prétendue terreur dont on nous rabâche les oreilles.

Il faut cependant que cette fameuse légende ait un fondement, car comment expliquer qu'elle ait pris naissance. En effet, deux sortes de documents sérieux contemporains de l'an 1000 y font allusion : des chartes, le récit d'un chroniqueur.

Cent chartes authentiques de la fin du dixième siècle portent comme préambule ces mots sinistres : « Comme nous ne doutons pas que la fin du monde approche..., les ruines se multipliant sous nos pas, etc. ». Le Cartulaire de Notre Dame de Lausanne en contient à lui seul plusieurs, portant les dates de 885, 890, 904, 919, 963, 964, 973. Mais, il faut tout d'abord comparer ces documents avec ceux qui n'emploient pas la fameuse formule ; on verra que le dixième au plus des chartes de l'époque sont conçues de cette manière ; c'est donc que la formule n'était pas d'un emploi général. Puis, on observe qu'elle est, employée bien avant l'an 1000, et qu'on en trouve encore longtemps après — nous en connaissons une de 1059. — Enfin, en examinant la chose plus attentivement encore, on constate que ces sombres préambules ont été rédigés pour la première fois au septième siècle déjà ; un moine de Paris, Marculfe, qui recueillit tous les formulaires usités par les clercs de son temps, mentionne précisément celle-là. C'est dire que si nous nous trouvons en présence d'un témoignage de foi au jugement dernier que doit attendre tout chrétien, ce témoignage est donné pendant cinq siècles et rien ne le fait se rapporter à l'an 1000 seulement.

Reste la chronique du moine bourguignon Raoul Glaber, qui est la grande autorité invoquée en la matière. Ce religieux décrit en 1035 de grandes calamités qui se produisirent après l'an mille, et il ajoute que certaines personnes virent dans ces calamités les avant-coureurs de la fin du monde. Il dit encore que trois ans après l'an mille, on vit les fidèles reconstruire en hâte les églises et les rendre plus magnifiques ; des saints morts depuis longtemps ressuscitèrent en l'an 1008 et apparurent aux yeux des fidèles. Aucun de ces passages ne démontre qu'avant l'an mille, le moine ait cru à la fin du monde. Il parle au contraire d'une période de rénovation, contredite du reste par les faits, puisque beaucoup d'églises de Paris furent commencées avant le millénaire. Puis, il mentionne des calamités qui firent croire à « quelques personnes » — ce sont ses termes — à l'imminence du jugement dernier. Rien ne vient donc à l'appui d'une assertion que l'ignorance ou une étude superficielle, jointe à l'imagination et à l'esprit anticatholique d'un Michelet et d'autres écrivains, ont seules pu faire émettre.

Non, la chrétienté n'a pas cru qu'elle allait rendre tout entière ses comptes à Dieu, en l'an 1000 ou aux environs. Comme à d'autres époques, elle a souffert, elle a aimé, elle a agi, et surtout elle a espéré. Elle a cru au triomphe final du Christ, et mille ans après, notre croyance à nous est identique.

Maxime REYMOND.